6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE N° 1.08 / N° 22.82 — A ROUBAIX N° 5.28 — A LENS N° 0.52 — A DOUAI N° 412

ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . 4 fr. 50 9 fr. 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Samedi 4 Mai 1912

OPINIONS

Comment on s'y prit il y a 60 ans

Il s'agissait, dimanche, de pourvoir quatre sièges occupés précédemment par quatre radicaux : un seul radical a été élu. Cet avertissement vient après bien autres.

En Angleterre, une situation pareille entraînerait une dissolution des Communes et des élections générales aussitôt. C'est ainsi qu'elle évite et les révolutions violentes et les coups de force de l'autorité.

Chez nous, la Chambre va s'obstiner dans son impuissance à faire la réforme électorale et la réforme fiscale. Faute d'avoir voulu s'organiser, se discipliner, — chacun de ses élus comptant, sauf vaillantes exceptions, sur le clan et le clocher pour se tirer d'affaire, — le parti radical, débordé et trahi par les intrus qui ont dérobé son enseigne, compromet à la fois son existence et le progrès démocratique et social.

Est-ce à dire que soit imminent le péril césarien, châtiment des démocraties dégénérées en démagogie ou en ploutocratie ? A parler du loup on en voit la queue, dit la sagesse populaire.

En réalité, l'indifférence apparente des jeunes générations pour l'institution républicaine n'a rien d'une aspiration vers le césarisme.

Mais cette indifférence, faite d'idéalisme déçu, pourrait trouver un moyen de s'exprimer dans le recours à la poigne, si nulle autre issue ne lui était indiquée. Si donc nous parlons du loup, que ce soit pour montrer comment il a pu croquer le petit Chaperon rouge. Marianne n'avait alors que quelques mois, lorsque la mésaventure lui advint, à la fin de 1848. Ressuscitée et baptisée au feu de la Guerre et de la Commune, elle a aujourd'hui l'âge de la raison et de la force. On ne lui ferait donc violence que par surprise, dans l'abandon même d'un excès de sécurité confiante. Et cela n'aurait pas de lendemain.

Tout de même, si la génération née sous la République savait un peu comment celle de 1848 a pu être si facilement terrassée, bâillonnée et finalement étranglée pour vingt ans, je serais un peu plus tranquille sur le mouvement de réaction qui se dessine en ce moment dans tous les ordres de l'activité politique, morale et sociale, dont on ne peut savoir au juste où se fixera le point d'arrêt.

Il vient de paraître à point pour nous rendre vigilants une brochure de la « Bibliothèque de la Révolution de 1848 » dirigée par mon savant ami Georges Renard : « la Propagande démocratique en 1848 ».

Dans cette brochure, M. Renard fait remonter, nous montre le démocratisme surgissant d'entre les décombres, malgré les déceptions et les rancunes, s'appuyant les exprimant malgré cette contradiction et finalement assurant l'ordre sans le progrès, puisque les démocrates n'avaient su faire immédiatement le progrès.

Quelques hauts les syndicalistes, dont les déclarations hostiles à la démocratie, tels sans avoir qu'elles expriment en réalité un idéal plus profondément démocratique : c'est celui de liberté et d'égalité et non un regret des inégalités de limites, tout cela peut laisser l'impression que la République ne serait pas dominée par la classe ouvrière et les éléments de ceux qui vivent d'elle, le péril. Mais il faut reconnaître des travailleurs pour éviter cette impression fâcheuse, c'est la politique de la ladroite, interprétée, d'ailleurs, complètement légitime la domination. La droite est au vocabulaire forcené, possède un paradoxal, qu'on se croit forcé de crier plover dans les quarelles de famille. Plus d'un s'en repent aujourd'hui et recueille de ses larmes dans les urnes ce qui lui avait lancé naguère d'un les pierres.

Et ceci prouve que, tout de même, quarante ans d'expérience, si incomplète qu'elle soit, donnent à un homme de temps et la faculté d'apercevoir les ornières de la route qu'ils enseignent aux imprudents conducteurs. Il n'en fut pas de même en 1848, où l'entourage de Louis-Napoléon Bonaparte put si facilement tromper et la masse populaire et le prétendu leur de l'« Extinction du Paupérisme » comme le seul représentant du véritable socialisme.

Je défie bien les plus crédules partisans de M. Victor Bonaparte de nous servir ce coup-là aujourd'hui. Même dans les campagnes les plus éloignées de la petite ligne d'intérêt local, on trouverait plus de bonnes gens pour leur raconter que Napoléon Ier avait voulu que l'ouvrier fût heureux et gagnât « trois francs par jour » comme l'avait dans son article de tête le premier numéro du « Napoléon républicain » (11 juin 1848).

Tandis que « le Napoléonien » reproduisait un article montrant que « le peuple est encore sous le joug de l'aristocratie d'argent, dont les manœuvres ont précipité la chute de Napoléon », « la Constitution », « journal de la République napoléonienne », rassurait l'aristocratie d'argent et combattait les écoles socialistes qui « ont pour dernier mot le communisme » et « toutes ces idées d'intervention dans la vie sociale ».

Avouez que si l'argent de la princesse Clémentine était dépensé aujourd'hui de cette manière, ce serait un fou rire dans le pays entier. Cependant, ne vous y fiez pas trop : le boulangisme nous a montré la même double face, et quantités de simples se sont obstinés à n'en voir qu'une simple. Il est vrai qu'en fin de compte c'est le double jeu qui a perdu le boulangisme.

Napoléon, cela sonne « autorité » et « armée ». Eh bien, pour les besoins de la cause, cela sonnait à la fois ainsi et d'un tout autre ton. Dans son numéro 10, « le Napoléon républicain », dans un appel « à l'armée de ligne, aux ouvriers, aux soldats », engageait les « citoyens soldats » « à refuser d'obéir aux ordres des chefs criminels » qui oseraient... commander de violer le droit de réunion ». Quand on sait ce que Napoléon III fit de ce droit comme tous les autres que la troisième République devait restituer à l'homme et au citoyen, on demeure confondu de la crédulité des foules.

On peut aussi, et à plus juste titre, se demander si les régimes ne disparaissent pas plutôt par l'insuffisance de leurs serviteurs que par l'audace et la force de leurs ennemis...

EUGENE FOURNIERE.

CHOSES ET AUTRES

Une idée pratique

Les Américains sont décidément des gens pleins d'idées pratiques.

Leur dernière invention, inédite, il est vrai, d'être signalée à l'attention des foules, car elle est appelée à rendre d'utiles services à l'humanité souffrante et trépidante qui habite actuellement notre pauvre globe terraqué.

Voici la chose.

Il s'agit de l'équipement téléphonique des routes fréquentées par les automobiles. Tous les deux kilomètres environ est installé, dans une boîte bien visible, un poste relié au réseau. Chaque abonné reçoit une clef de la boîte et un appareil portatif. En cas de besoin, il n'a qu'à ouvrir la boîte, établir un contact avec le réseau et il peut aussitôt demander la communication à tous les abonnés du réseau.

On voit d'ici les avantages de la combinaison. Vous êtes en panne à une certaine distance de tout centre habité. A la suite de votre mutuelle, il ne vous reste, après avoir démonté votre carburateur, votre magnéto et votre différentiel, que la ressource de maudire l'invention démoniaque qui vous immobilise ainsi à deux ou trois heures de l'endroit où vous aviez résolu de dîner.

J'en appelle à tous ceux qui se sont trouvés dans le cas ci-dessus, hélas ! trop fréquent encore : connaissez-vous une sensation plus abominable que celle de sentir la nuit venir peu à peu, loin de toute habitation, alors que votre inutile nièce vous injurie pour l'avoir emmené dans cette galère et que ces dames bougonnent parce qu'elles commencent à grelotter de froid ?

Avec l'invention américaine, tous ces petits ennuis disparaissent immédiatement. Le téléphone au garage le plus proche, et la Dépanneuse arrive.

Quelques mètres à faire à pied, un coup de téléphone à l'adresse indiquée, et vous repartez.

Espérons que la France ne sera pas la dernière à profiter de cette invention qui nous vient d'outre-mer. Il n'y a qu'une chose à craindre, c'est que chez nous, on ne trouve... [illegible] à obtenir la moindre [illegible].

LES ARMEMENTS

[illegible]

CHRONIQUE

L'ARLÉSIENNE

Pour aller au village, en descendant de mon moulin, on passe devant un « mas » bâti près de la route au fond d'une grande cour pantée de micocoulers. C'est la vraie maison du « manager » de Provence, avec ses tuiles rouges, sa large façade blanche irrégulièrement percée, puis tout en haut la girouette du grenier, la poulie pour hisser les meubles, et quelques touffes de foin brun qui dépassent.

Pourquoi cette maison m'avait-elle frappé ? Pourquoi en prendre-t-il me serrait-il le cœur ? Je n'aurais pas pu le dire, et pourtant ce logis me faisait froid. Il y avait trop de silence autour... Quand on passait, les chiens n'aboyaient pas, les pintades s'enfuyaient sans crier... A l'intérieur, pas une voix ! Rien, pas même un grelot de mule. Sans les rideaux blancs des fenêtres et la fumée qui montait des tours, on aurait cru l'endroit inhabité.

Hier, sur le coup de midi, je revenais du village, et, pour éviter le soleil, je longeais les murs de la ferme, dans l'ombre des micocoulers... Sur la route, devant le « mas », des valets silencieux achevaient de charger une charrette de foin... Le portail était resté ouvert. Je jetai un regard en passant, et je vis, au fond de la cour, accoudé, — la tête dans ses mains, — sur une large table de pierre, un grand vieux tout blanc, avec une veste à courte et des culottes en lambeaux. Je m'arrêtai. Un des hommes me dit tout bas :

— Chut ! c'est le maître... Il est comme ça depuis le malheur de son fils.

A ce moment une femme et un petit garçon vêtus de noir, passèrent près de nous avec de gros paroissiens dorés, et entrèrent à la ferme.

L'homme ajouta :

— ...La maîtresse et Cadet qui reviennent de la messe. Ils y vont tous les jours, depuis que l'enfant s'est tué... Ah ! monsieur, quelle désolation !... Le père porte encore les habits du mort ; on ne peut pas les lui faire quitter. Dia ! hue ! la bête !

La charrette s'ébranla pour partir. Moi, je voulais en savoir plus long ; je demandai au voiturier de monter à côté de lui, et c'est là-haut, dans le foin, que j'appris toute cette navrante histoire...

⁂

Il s'appelait Jan. C'était un admirable paysan de vingt ans, sage comme une fille, solide et le visage ouvert. Comme il était très beau, les femmes le regardaient ; mais lui n'en avait qu'une en tête, — une petite Arlésienne, toute en velours et en dentelles, qu'il avait rencontrée sur la Lice d'Arles, une fois. — A « mas », on ne vit pas d'abord cette liaison avec plaisir. La fille passait pour coquette, ses parents n'étaient pas du pays. Mais Jan voulait son Arlésienne à toute force. Il disait :

— Je mourrai si on ne me la donne pas.

Il fallut en passer par là. On décida de le marier après la moisson.

Donc, un dimanche soir, dans la cour du « mas », la famille achevait de dîner. C'était presque un repas de noces. La fiancée n'assistait pas, mais on avait bu en son honneur tout le temps... Un homme se présenta à la porte, et, d'une voix qui tremble, demanda à parler à maître Estève, à lui seul. Estève s'élève et sort sur la route.

— Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coquine, qui a été ma maîtresse pendant deux ans. Ce que j'avance, je prouve : voici des lettres !... Les parents savent tout et me l'avaient promise ; mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni elle ne veulent plus de moi... J'aurais cependant qu'après ça elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

— C'est bien ! dit maître Estève quand il eut regardé les lettres ; entrez boire un verre de muscat.

L'homme répond :

— Merci ! j'ai plus de chagrin que de soif. Et il s'en va.

Le père rentre, impassible ; il reprend sa place à table ; et le repas s'achève gaiement.

Ce soir-là, maître Estève et son fils s'allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors ; quand ils revinrent, la mère les attendait encore.

— Femme, dit le « manager », en lui amenant son fils, embrasse-le ! il est malheureux.

⁂

Jan ne parla plus de l'Arlésienne. Il l'aimait toujours cependant, et même plus que jamais depuis qu'on la lui avait enlevée dans les bras d'un autre. Seulement il était trop fier pour rien dire ; c'est ce qui le tua, le pauvre enfant !... Quelquefois il passait des journées entières seul dans un coin, sans bouger. D'autres jours, il se mettait à la tâche avec rage et abattait à lui seul le travail de dix journaliers. Le soir venu, il prenait la route d'Arles et marchait devant lui jusqu'à ce qu'il vît monter dans le ciel les clochers grêles de la ville. Alors il revenait. Jamais il n'allait plus loin.

De tout le village, toujours triste et seul, les gens du « mas » le savaient plus que tous. On redoutait son malheur. [illegible] à table, on le regardait avec des yeux pleins de pitié. [illegible] Jan s'en va la tête basse, [illegible] la dévorait [illegible] rouge de honte, poussait la tête [illegible] que non, et disait :

— [illegible] Il changea sa façon de [illegible] pour ne [illegible] au cabaret. A la voix de l'ouvrier, [illegible] rouge de honte, poussait la tête [illegible] que non, et disait :

— [illegible]

Le lendemain à l'aube, la mère entendit Jan se traîner sur la chambre en courant. Elle cria comme on poussait quelque [illegible] :

— [illegible] ?

— [illegible] la mère se lève.

— [illegible] ?

Il monte au grenier, elle monte derrière lui :

— Mon fils !

Il ferme la porte et tire le verrou.

— Jan, mon Jan, réponds-moi. Que vas-tu faire ?

A tâtons, de ses vieilles mains qui tremblent, elle cherche « Jan... » Une fenêtre qui s'ouvre, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout...

Il s'était dit, le pauvre enfant : « Je l'aimerai toujours... Je m'en vais... »

Ah ! misérables cœurs que nous sommes ! C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour !...

Ce matin-là, les gens du village se demandèrent qui pouvait crier ainsi, là-bas, du côté du « mas » d'Estève...

C'était, dans la cour, devant la table de pierre couverte de rosée et de sang, la mère qui se lamentait, avec son enfant mort sur ses bras.

Alphonse DAUDET.

SURPRISE

Il y avait jadis au Collège de France un professeur qui enseignait la langue mandchoue. Il n'avait jamais eu personne à son cours.

Quel fut son étonnement un jour en entrant de trouver une vingtaine d'auditeurs !

Huit jours après, même surprise : il en fut ainsi pendant plusieurs semaines.

Ce qui l'intriguait le plus, c'est que sur ces vingt disciples, dix-neuf changeaient chaque fois. Un seul restait fidèle au poste.

Le distingué professeur s'avisa de féliciter cet élève studieux et il lui dit en terminant sa leçon : « Je suis heureux de constater, Monsieur, avec quel zèle vous étudiez la langue mandchoue ».

— « Ah ! c'est du mandchou que vous enseignez, fit l'autre d'un air indifférent. Je ne m'en doutais pas ».

— « Comment, vous ignoriez que vous apprenniez le mandchou ? » s'écria le professeur ahuri.

— « Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? répondit ce personnage bizarre avec placidité. Je suis cicérone et je suis payé pour montrer aux étrangers les curiosités de la capitale. On m'a dit de conduire mes clients à votre cours, qui présentait cette particularité de n'être suivi par personne. Voilà pourquoi vous me voyez chaque semaine entouré d'autres visiteurs auxquels je donne les explications... »

Si je connaissais ce guide, je lui conseillerais de conduire ses clients à Arnay-le-Duc. Ils y verraient une chose aussi curieuse que le cours de ce professeur au Collège de France.

Ils y verraient un Collège où il y a six professeurs pour un seul élève, et encore cet élève, a-t-on été obligé d'aller le chercher jusqu'en Perse.

Qu'on fasse une pension à un savant, sous prétexte d'enseigner le mandchou, passe encore ! Mais qu'on occupe six professeurs à apprendre le français à un Persan, c'est peut-être exagéré, et la surprise est encore plus grande.

Autour d'un chapeau

Miss Estelle Mercy, étudiante à l'Université de Chicago, se présenta un jour au cours de philosophie coiffée d'un tel chapeau et vêtue d'une telle robe que son apparition causa un véritable scandale. Au dire des connaisseurs, le chapeau ne pouvait pas coûter moins de trois cents dollars, la robe était à l'avenant. Bref, une coiffure qu'Aristote lui-même n'avait pas pressentie dans son fameux chapitre le maître de philosophie adressa un rapport au doyen qui voulut connaître l'origine de ce luxe inusité. Interrogée par lui, miss Estelle Mercy déclara qu'elle tenait ces présents de la libéralité d'un vieil oncle ; mais le doyen, sceptique, poursuivit son enquête, et il acquit la preuve que toilette et chapeau avaient été offerts à la jeune philosophe par un homme marié qui demandait le divorce afin de l'épouser. Sur quoi il expulsa miss Estelle Mercy de l'Université.

La jeune fille, estimant qu'une pareille rigueur portait à sa renommée un grave préjudice, poursuivit le doyen pour diffamation, réclamant 100.000 dollars de dommages-intérêts. Le procès vient d'être plaidé devant le jury de Chicago.

Le doyen, qui se défendait lui-même, le prit avec ménagement. « Vous êtes, dit-il à son mignonne élève, une belle coquette. » Puis, se tournant vers les jurés : « Mesdames, commencait-il, depuis l'ouverture des chasses tradionnelle flirte avec vous et vous lance des œillades incendiaires ; vous voyez donc à qui vous avez affaire. » La défenderesse, affirmée par le coup droit, se pâmait vers son avocat. « Nous sommes perdus », murmura-t-elle. La suite expliqua l'incident de la, en plus bas bien sûr. Cependant les rires se répercutent dans la salle des délibérations. Ils durèrent six heures. Quand ils revinrent, le chef du jury donna lecture du verdict maintenant l'Université de Chicago en 2.000 dollars de dommages-intérêts.

[illegible] la plaignante, folle de joie, sauta sur la table des pièces à conviction sous prétexte de mouvement de la force et de jubilation. [illegible] de violence et de jubilation. [illegible] Chicago [illegible] cette fois miss Estelle Mercy [illegible] et [illegible] la [illegible] de Chicago.

ECHOS

« BEBE MUSICIEN »

[illegible]

RIEN DE NOUVEAU

[illegible]

LE PERE-LA-PUDEUR

M. Poincaré, ministre de la Justice, pour modifier un Garde des Sceaux une collection de photographies obscènes qui lui paraissent jusqu'à ce jour de nouvelles et implacables mesures contre la « licence des rues ».

Le Garde des Sceaux, qui était, par hasard, un homme d'esprit, chercha d'abord à apaiser le Parnassoïne, alléguant que de tous temps ces « curiosités » avaient trouvé des amateurs jusque dans les plus hautes charges de l'Etat et ajouta : « Votre collection est bien belle, monsieur le Gardeur, mais moi, j'en ai une en couleurs. » Et, d'un tiroir que hantait peut-être l'ombre de d'Aguesseau, il sortit un album à faire rougir celle du marquis de Sade.

Et M. Bérenger, d'un élan instinctif qu'il ne put réprimer et avec un ton d'inexprimable regret : « Ah ! monsieur le Garde des Sceaux, la vôtre est bien plus belle ; donnez-la moi ! »

Les mystérieuses voix des ondes hertziennes

Les paquebots français du Pas-de-Calais vont être munis de postes de radiotélégraphie.

Des spécialistes de la T. S. F. à la Direction des P. T. T. de Lille nous initient aux secrets des « radios » S. O. S. et autres.

Nous savions [illegible] pour que seuls les paquebots anglais [illegible] du Pas-de-Calais [illegible] services de la T. S. F. [illegible] aux navigateurs.

La compagnie du Chemin de fer du Nord qui [illegible] Calais-Douvres [illegible] la [illegible] de la [illegible] de radiotélégraphie.

C'est [illegible] du temps de brouillard ou nuit [illegible] trait, un point, un trait, un point, [illegible] « indicatif » de la station [illegible] trois fois [illegible] « indicatif » nous l'avons déjà dit, c'est [illegible] a changé [illegible] international. Par [illegible] du fort Castelnau près de [illegible] « indicatif » les signes [illegible] alphabet Morse.

[illegible] de « l'indicatif » de la station [illegible] expéditeur émet trois fois [illegible] lui.

[illegible] comme les ondes émises ont [illegible] dans un certain rayon [illegible] que l'indicatif [illegible] la communication.

[illegible] répond en donnant le [illegible] un trait, un point, un trait suivi de l'indicatif répété trois fois.

Naturellement pour pouvoir échanger des [illegible] il a fallu trouver des [illegible] spéciales.

Elles sont peu connues du grand public, mais [illegible] AIM sauvage et Rouget nous [illegible] un aperçu.

[illegible] envoyer [illegible] « sans fil ») doit [illegible] l'appel qui est [illegible] les salons du monde. [illegible] un trait, un point, un trait, un point, un trait.

[illegible] « indicatif » de la station [illegible] trois fois [illegible] expéditeur émet trois fois [illegible] lui.

[illegible] comme les ondes émises ont [illegible] dans un certain rayon [illegible] que l'indicatif [illegible] la communication.

[illegible] répond en donnant le [illegible] un trait, un point, un trait suivi de l'indicatif répété trois fois.

LE RADIOTELEGRAPHISTE PHILIPS DANS SA CABINE DU « TITANIC »

[illegible]

Comment on communique par la T. S. F.

[illegible]

Le tragique « radio S. O. S. »

Au cours des récits de la catastrophe du « Titanic » on a parlé du signal de détresse S. O. S. qu'avait lancé à maintes reprises le radiotélégraphiste Philips du navire en